



«C'est difficile quand on n'a pas de perspectives»

«Libération» a interrogé des familles sur les inquiétudes qui les animent à l'approche de la rentrée scolaire et alors que le virus circule plus intensément.

Ils prennent tout de plein fouet. Le confinement et la crise économique, mais surtout l'épidémie qui repart et la rentrée scolaire. Dans ce contexte où l'incertitude se mêle à la peur quand elle ne la nourrit pas, *Libération* a interrogé des Français sur leur vie quotidienne.

**«On essaie d'être optimistes, mais ça n'est pas simple»
 Famille Lopes
 (Alpes-Maritimes)**

Sarah et Pedro Lopes voient la rentrée comme un «double défi». D'abord parce que leurs jumeaux, Andrea et Sacha, passent au CP. Ce sera la grande étape de la lecture. Ensuite car il faudra gérer la combinaison école et Covid. «Il y a pas mal d'inquiétudes sur le niveau des enfants. On a essayé de faire les cours du mieux qu'on a pu, mais à la fin on a lâché», raconte Sarah. Et les garçons posent des questions : «Pourquoi on ne porte pas de masque ? Quand le virus partira-t-il ?» On essaie de rassurer : c'est difficile quand on n'a pas de perspectives.» Et quand son propre quotidien ressemble à un point d'interrogation.

«Il n'y a aucune communication autour de la rentrée. On est dans l'inconnue totale. On sait seulement qu'ils reprennent le 1^{er} septembre, assure Pedro, 35 ans. Ça fait peur pour la suite. Ma préoccupation numéro 1, c'est la santé de mes enfants.»

Pour Andrea et Sacha, la rentrée scolaire semble encore bien lointaine. Les jumeaux de 5 ans grimpent sur la baleine en bois d'une aire de jeux de Nice. Ils sont venus rendre visite à leurs grands-parents dans le Sud-Est et ne repartiront qu'au dernier moment à Paris. Ils ont même été dispensés de corvée de fournitures scolaires. «Tout est prêt, rassure la mère. Mais ils n'ont pas choisi les affaires au magasin. J'évite les grandes surfaces avec les enfants, comme le cinéma et le métro. La question du Covid est entrée dans notre quotidien. On voit au jour le jour.» La famille a attendu le dernier moment pour réserver ses billets de train, les yeux rivés sur les chiffres des contaminations et la carte des clusters.

A 33 ans, Sarah est aide-soignante. Pendant la crise, elle a effectué des vacances supplémentaires pour pallier le manque à gagner de l'acti-

tivité de son conjoint. Désormais, Pedro a peur que son épouse retourne travailler en secteur Covid. Sarah craint un reconfinement qui mettrait à plat l'économie et la nouvelle activité de son mari, une agence immobilière créée en mars. «Vu la crise au niveau national, on se pose des questions sur l'avenir, expose la mère de famille. On essaie d'être optimistes, mais ce n'est pas simple : l'atmosphère est différente cette année.» La plus inquiète, c'est la grand-mère des jumeaux, Fatima. Elle a élevé quatre enfants, veille aujourd'hui sur trois petits-enfants. «J'ai encore un fils de 27 ans à la maison. Il envoie des CV partout mais il ne trouve pas de travail. Avec le virus, c'est encore pire. Je m'inquiète vraiment. Et encore plus pour mes petits-enfants, dit la retraitée, gardant toujours un œil sur Andrea et Sacha. Nous, les parents, on est tristes de cette situation. Ça ne les encourage pas à avoir une petite copine, un appartement, à faire leur vie.»

**«Si le peuple tombe malade, ce n'est pas le Président qui va faire tourner la France»
 Nadira, 39 ans (Pas-de-Calais)**

«Ce qui est vraiment notre priorité, à mon mari et à moi, c'est comment



va se passer la rentrée pour les enfants. C'est malheureux à dire, mais on n'a pas d'information, pas du tout. Ni de la mairie ni de l'éducation nationale.» Nadira Montuelle a l'accueil facile, comme il est de tradition dans les corons du Pas-de-Calais. Le café est offert dans la salle à manger et elle profite de cette matinée de répit : seuls trois de ses six enfants sont à la maison ce mardi matin. «Pour notre petit de 3 ans et demi, qui rentre en moyenne section, on ne sait rien. Pour ma fille qui est au collège, on a appris à la télé qu'elle devra porter un masque pendant les cours», détaille-t-elle. «On veut bien mettre nos enfants à l'école, un peu avec la peur au ventre qu'ils attrapent cette maladie, mais il faut informer.» Et elle précise : «Je ne suis pas la seule maman qui se sent abandonnée.» Elle n'a pas apprécié que le gouvernement mette au même niveau économie et santé : «C'est quand même un peu honteux pour l'Etat. La santé, c'est la priorité. Si le peuple tombe malade, ce n'est pas le Président qui va faire tourner la France.»

Elle ne mâche pas ses mots, elle est comme ça, directe et énergique. Avec son mari, ouvrier dans le bâtiment, qui tous les soirs se déshabille dans le garage et file dans la douche avant le moindre câlin à ses enfants, par peur de les contaminer, ils ont connu des hauts et des bas. «Le RSA et le chômage, mais on s'en est toujours **Suite page 4**

Suite de la page 3 sorti», dit-elle. Pour l'instant, la boîte de son mari tourne à plein. «Mais on essaie de mettre de côté» en cas de coup dur. Cet été, ils devaient prendre les premières vacances de leur vie en famille, dans le Sud. Ils ont tout annulé, à cause de la pandémie. Mais ce n'est pas ça qui préoccupe Nadira : sa cité minière va être rénovée. «Ils vont mettre l'intérieur de la maison à nu, entièrement l'isoler.

C'est bien, mais on doit déménager en deux semaines, aller dans un autre logement pendant les travaux qui vont durer entre trois et quatre mois. Quand on a six enfants, ce n'est pas évident.» Surtout qu'avec l'épidémie, l'agenda a été bousculé, et elle n'a pas de nouvelles de son bailleur. Elle s'indigne : «Mon mari, lui, il a repris depuis le 11 mai.»

«C'était impossible pour moi de prendre des vacances» Elsa, 32 ans (Hérault)

Sa priorité, ce n'est pas de se protéger du virus : «Le Covid, dit-elle, je le crains plus pour ses effets sur mon activité et mes revenus professionnels que pour ma santé.» Ce n'est pas non plus la rentrée scolaire et son interminable liste de fournitures : Elsa n'a pas d'enfant. Non, sa priorité est clairement ailleurs : «Préserver la société que j'ai créée, et tout faire pour que mon salon ne ferme pas.»

En septembre 2019, avec sa copine Lucie, Elsa se lance dans l'aventure de sa vie : les deux jeunes femmes ont décidé de devenir leurs propres patronnes et ouvrent un salon d'esthétique et de coiffure dans le quartier animé des Beaux-Arts, à l'ouest du centre historique de Montpellier. «Avoir monté mon affaire, c'est une vraie fierté. C'est ça qui me tient et me motive.» Les débuts sont difficiles : si Lucie continue à coiffer de fidèles clientes, Elsa doit se faire une place dans ce quartier où elle ne connaît personne. «Je parlais de rien, raconte-t-elle. Je pouvais payer le loyer et les charges fixes, c'était déjà encourageant. Mais impossible de se dégager un salaire : pour vivre, c'est les 1000 euros mensuels de Pôle Emploi dans le cadre de l'aide au retour à l'emploi...» Beaucoup d'efforts, peu de réconfort : le confinement met un coup d'arrêt à tous ses projets. Après deux mois de fermeture, l'activité reprend bien,

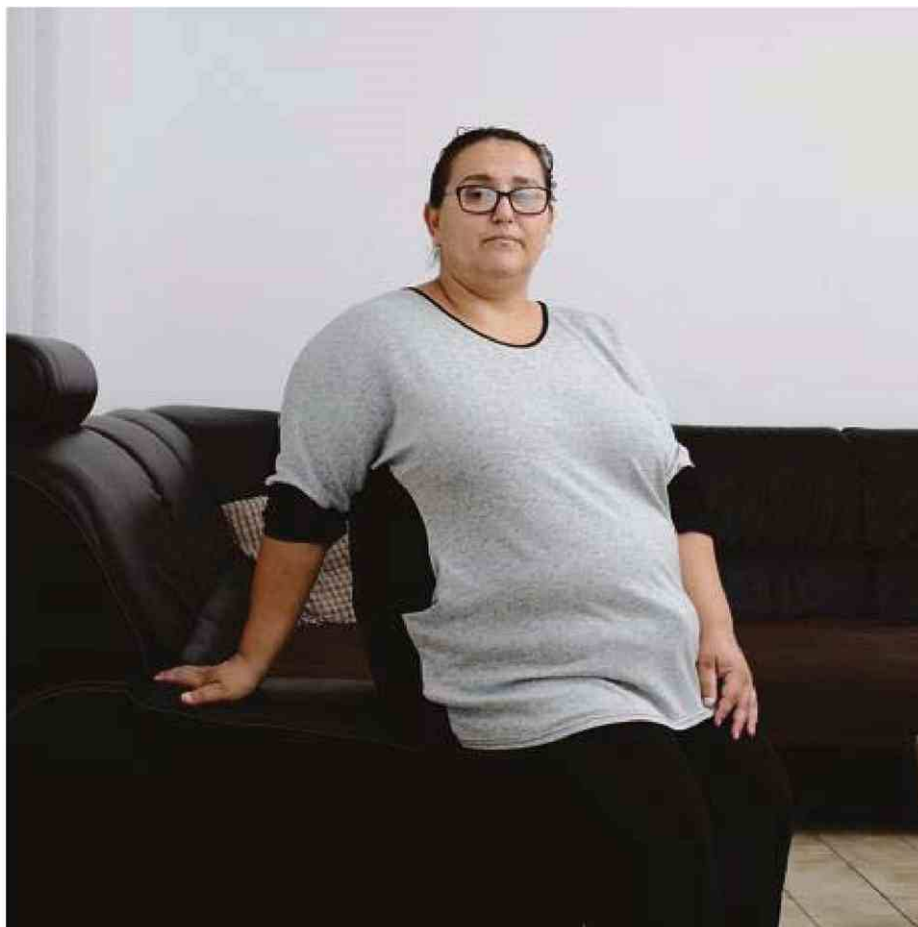
puis se calme un peu trop rapidement. «Mais je m'attendais à pire, confie Elsa. En tout cas, c'était impossible pour moi de prendre des vacances. On verra plus tard.»

Sa vie perso a été mise entre parenthèses : adieu les grandes fêtes et les sorties jusqu'au petit matin, Covid oblige. D'autant qu'une récente rupture sentimentale a eu pour elle un effet immédiat : Elsa n'a plus de toit. «Je cherche depuis deux mois un appartement, et je n'arrive pas à trouver. Pour l'instant, je vis chez mon frère... Les agences immobilières refusent mon dossier parce que je n'ai pas de bilan complet à leur fournir. Elles disent ne pas avoir le recul nécessaire sur la santé de mon entreprise. Le bilan provisoire que je leur fournis ne leur suffit pas. Et dès qu'elles voient que j'ai des revenus de Pôle Emploi, c'est nient.» Un toit à elle, un salon qui tourne bien... Pour Elsa, la priorité de cette rentrée se résume à un mot : la stabilité dans une époque chaotique.

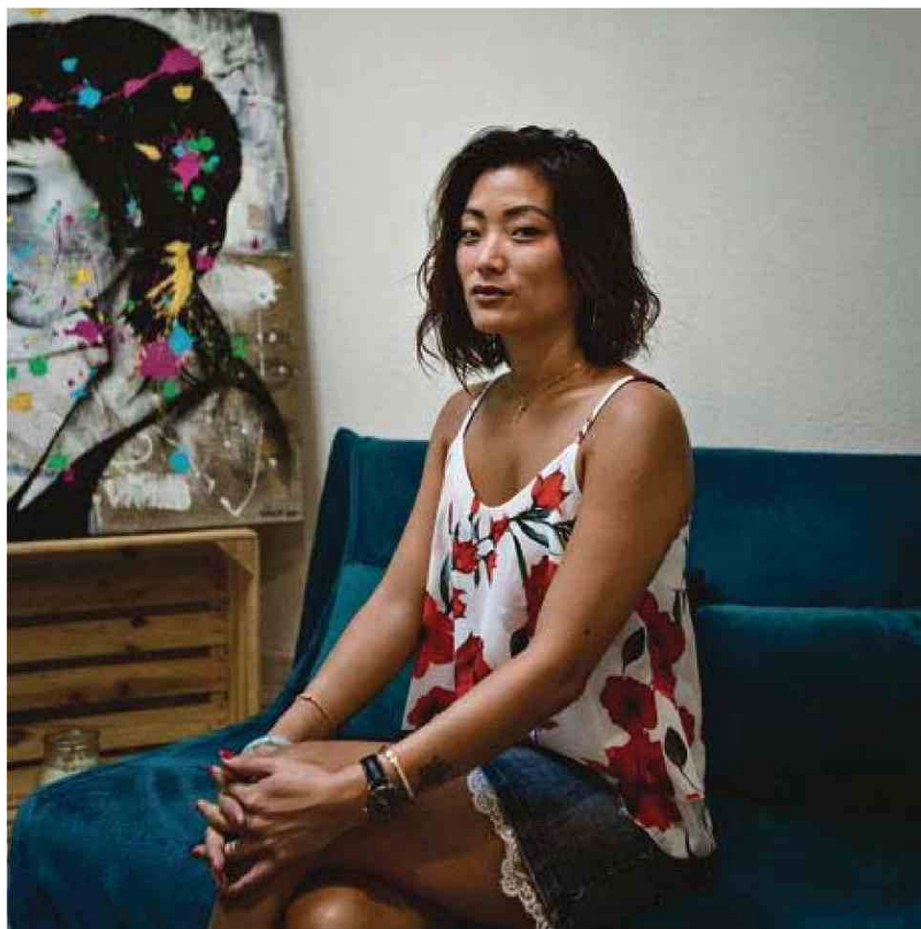
SARAH FINGER (à Montpellier),
MATHILDE FRÉNOIS (à Nice)
et **STÉPHANIE MAURICE**
(à Lille)



A Nice mardi, Sarah Lopes, aide-soignante de 33 ans, avec ses deux jumeaux de 5 ans, Andrea et Sacha. PHOTO LAURENT CARRÉ



Dans le Pas-de-Calais, mardi, Nadira Montuelle, 39 ans. PHOTO RICHARD BARON.



A Montpellier mardi, Elsa, coiffeuse, à la recherche d'un toit. PHOTO SANDRA MEHL